

# Bruit(s) N°5

Novembre - Décembre 2017



Notre ministre de l'éducation, J.M. Blanquer, prône l'apprentissage à l'école du respect d'autrui pour faire avancer l'idée d'égalité. Très bien. Qui s'en plaindrait alors que le devoir de respect mutuel est l'une des valeurs les mieux partagées parmi nous ? Il n'est pourtant pas sûr que nous lui donnions tous le même sens. Qu'est-ce qui au juste est respectable chez l'autre et au nom de quoi faut-il respecter autrui ?

La plupart du temps, on parle du respect de la différence. Mais nos différences de sexe, d'âge, de peau, de croyances etc. sont-elles en soi respectables ? Est-ce en elles que nous devons trouver notre dignité ou au contraire dans le seul fait d'être une personne humaine ?

Les philosophes ont répondu à cette question quand ils posent que c'est la personne qui est respectable, abstraction faite de ce qu'elle donne à voir, de ce qu'elle dit ou de ce qu'elle fait, abstraction faite de toutes ses particularités. L'être humain est respectable en tant qu'il est un être de conscience, de liberté et de responsabilité. En cela et en cela seul réside sa dignité.

Ce n'est donc pas ce qui nous différencie qui est respectable mais plutôt ce qui est identique en chacun et qui nous est commun. Qu'il faille accepter les différences et vivre en bonne intelligence avec elles, c'est une évidence dont l'obligation nous est commandée par la seule nécessité de bien vivre ensemble et non par le devoir de respect. Ne confondons pas les règles élémentaires de civilité avec le devoir de respect, à ce prix nous pourrions conserver au respect son sens fort.

Il est clair que l'universalisme qui prône le respect de la personne humaine et le différentialisme culturel qui vise le respect de la différence ne parlent pas de la même chose. Alors, quel respect faut-il enseigner à nos enfants dès le plus jeune âge ?

Patrice Decormeille

Contact « Bruit(s) » [michele.vannini@wanadoo.fr](mailto:michele.vannini@wanadoo.fr)

Ils disent que la famille c'est compliqué ...



Tu sais bien qu'ils exagèrent toujours



Pfff...



## Sommaire

### Pages 2-3-4

Retour sur les Entretiens 2017

« Le père de famille dans les portraits bourgeois » par Rachel Lauthelier-Maurier

### Page 4-5-6-7-8-9

Interview d'Alain Jomier, gériatre à l'EHPAD d'AUXERRE

### Page 9

« Ça fait quel bruit(s) la famille ? »

### Page 9-10-11

Interview des élèves de BEP du lycée Vauban d'Auxerre

### Page 12

Autour d'une image

La photo de Joël Lacour

Autour d'un texte

Extrait de « Destiny », de Pierrette Fleutiaux

# Retour sur les Entretiens 2017

**Rachel Lauthelier-Maurier,**

professeure à l'École pratique des hautes études, membre de l'équipe d'accueil HISTARA (Histoire de l'art, des représentations et de l'administration dans l'Europe moderne et contemporaine) propose une étude de la représentation de la famille dans la peinture française.

## « Présence absente : le père de famille dans le portrait bourgeois. »

### Analyse du tableau

de James Tissot, « Portrait du Marquis et de la Marquise de Miramon et de leurs enfants » (1865).

**A** lors qu'il avait longtemps été réservé aux princes et consorts, membres de l'aristocratie de naissance, le portrait de famille se répand très rapidement au XIX<sup>ème</sup> siècle dans les milieux bourgeois. Il accompagne l'ascension de cette nouvelle classe, participe à asseoir son autorité et, peut-être plus important encore, impose par l'image de nouvelles lignées familiales à inscrire dans l'histoire.

L'accrochage d'un portrait de famille dans une demeure de la haute société est l'occasion d'une réunion mondaine autour de l'œuvre, ce qui permet à la famille d'affirmer sa position et son influence, et au peintre de remplir à nouveau son carnet de commandes.

Le portrait du Marquis et de la Marquise de Miramon et de leurs enfants (1865), de James Tissot (ci-contre), illustre parfaitement, dans le domaine du portrait de famille, le passage d'une époque à une autre.

Au premier coup d'œil, on y voit une famille richement habillée sur une terrasse : cette représentation s'inscrit dans la lignée du portrait de famille noble qui, depuis le XVIII<sup>ème</sup> siècle et Rousseau, est très fréquemment réalisé à l'extérieur.

La lecture du tableau est pourtant un peu plus complexe que cela, parce que l'épouse, Thérèse, est née Feillant, et qu'elle n'appartient pas, de par sa naissance, au même monde que le Marquis de Miramon, son mari. Le peintre, James Tissot, déjà



bien connu pour ses qualités de portraitiste, nous livre un tableau truffé de messages implicites sur les tenants et les aboutissants des unions familiales dans la haute société de l'époque.

En 1860 en effet, cinq ans avant cette commande, Thérèse Feillant, fille de Xavier Feillant, Maréchal des Logis et gentilhomme de la Chambre de Charles X, dont elle vient tout juste d'hériter d'une fortune considérable, s'est unie à Pierre de Casagne de Beaufort, Marquis de Miramon.

C'est peut-être un mariage d'amour, mais c'est aussi et sans aucun doute un mariage d'intérêt. La contribution de la famille Feillant s'élève à 600 000 francs de dote et une assise financière qui permet au couple de vivre très confortablement de ses rentes. Le Marquis apporte quant à lui la lignée et le château de Paulhac, en Haute-Loire.

Le peintre, à sa manière, plante ce décor : le portrait de famille est peint sur la terrasse du château familial.

**À** côté de Monsieur, l'aîné des enfants, Pierre-Léon, est assis devant un bonheur-du-jour en bois précieux. Ce choix fait par Tissot n'est pas anodin : c'est un meuble de style Louis XVI.

La noblesse du Marquis, d'extraction chevaleresque, est aussi rappelée au spectateur par les bottes de cuir et la cravache que celui-ci tient fermement entre ses mains.

Après tout, l'équitation et la chasse, ou encore la participation à quelques clubs mondains, dont le fameux Cercle monarchique de la rue royale, sont les seules occupations du Marquis.

Son implication dans la vie publique est assez mince. Est-ce pour cela qu'il apparaît ici les épaules tombantes, un peu las, et le regard fuyant ? Trouve-t-il vraiment sa place dans cette société, où la bourgeoisie industrielle s'apprête à triompher ?



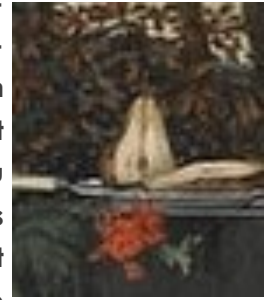
Contrairement à lui, son épouse se tient droite et semble forte, elle a le regard franc ; et celui de la fillette qu'elle tient est plus perçant encore. À voir le soin qui est accordé à ses vêtements et à ceux des enfants, on sent combien est grande la nécessité de faire paraître en société le statut social de la famille.

On imagine bien aussi, à la manière distante et froide qu'elle a de tenir l'enfant, que son éducation est à la charge du personnel, comme il était



alors d'usage dans les familles de la haute société. Si le peintre a pris soin de couper le tableau en deux, d'une ligne qui va du muret de la terrasse au ciel, passant par la tige d'une fleur, et par une poire tranchée dont une des moitiés est étrangement posée verticalement, c'est qu'il a séparé les deux statuts originels du couple, noblesse d'un côté, bourgeoisie de l'autre. Le point d'union entre les deux personnages, ce sont le fruit et la fleur. La poire fait partie du décor traditionnel du sacre royal, puisqu'à cette occasion on offrait au nouveau monarque « vins de Champagne et poires de Rousselet », mais c'est aussi le fruit dont se servit Daumier pour caricaturer les épaules

tombantes et la taille empâtée de Louis-Philippe au moment de la monarchie de Juillet : naturellement, Tissot ne pouvait l'ignorer. Quant à l'expression proverbiale, « couper la poire en deux », les linguistes la font justement remonter au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, avec le sens de compromis qu'on connaît aujourd'hui. Cette polysémie



que nous livre la poire, symbole du sacre royal mais aussi des compromis financiers, et désacralisée par l'image ridicule du roi bourgeois Louis-Philippe, est atténuée par la composition végétale qui jouxte le fruit : étrange mélange de feuilles de vigne et de fleurs d'aubépines rouges qui prend sens par la portée symbolique qu'on leur attribue, abondance et fidélité. Finalement, ce qui permet l'union visuelle des deux personnages, c'est la ligne horizontale qui, du couteau à la cravache, va de l'un à l'autre : le peintre range le compromis du côté de Madame et l'autorité du côté de Monsieur.

Faut-il rappeler que la femme mariée au XIX<sup>ème</sup> siècle n'a quasiment aucun droit ? En mars 1804, le Code civil efface les quelques avancées que nous dirions aujourd'hui féministes acquises à la Révolution et inscrit durablement l'incapacité civile de la femme mariée : « Les personnes privées de droits juridiques sont les mineurs, les femmes mariées, les criminels et les débilés mentaux » (article 1124).

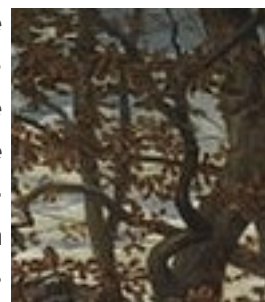
Or la plupart des femmes de la bourgeoisie se marient et passent donc de la tutelle du père à celle de l'époux. Au sein de la famille, leur rôle est de procréer et d'éduquer des enfants sur lesquels seuls les pères détiennent l'autorité. Finalement les femmes pouvant jouir de leur capacité juridique ne sont que les majeures célibataires, une infime minorité, et les veuves, lorsque leur fils leur laisse cette liberté. Tout juste terminé, le tableau de Tissot est exposé au Cercle de l'Union Artistique, où le tout Paris mondain se presse, dont le critique Léon Lagrange, qui rédige un entrefilet pour la *Gazette des beaux-arts* : « M. Tissot a essayé des grandes proportions pour un portrait de famille, M. le Marquis de M..., sa femme et ses deux enfants se groupent sur la terrasse d'un parc. La jeune femme est charmante,

● ● ● son bébé dans ses bras. L'autre enfant existe trop peu. En général, la peinture manque de solidité. Elle se réduit presque à un camaïeu grisâtre qu'interrompent sans l'échauffer, quelques touches vives, insuffisantes pour créer des rapports de tons soutenus. »

Autant dire qu'il ne perçoit pas grand-chose du tableau. Bien plus que de vouloir « créer des rapports de tons soutenus », il est clair que Tissot évoque les obligations matrimoniales et patrimoniales du mariage bourgeois. Et s'il choisit un « camaïeu grisâtre » au premier plan et un paysage automnal à l'arrière plan, n'est-ce pas pour confirmer la tristesse qui émane de ces personnages, figés dans les contraintes que leur imposent la société et leur rang ?

Le peintre connaît parfaitement la haute société qu'il fréquente depuis son plus jeune âge et le regard qu'il porte sur le mariage, contrat d'intérêts sociaux et financiers, est celui d'un homme qui dis-

sèque la société de son temps. Il n'est d'ailleurs pas anodin pour mieux comprendre cette toile de rappeler que le père de James Tissot, négociant drapier du Doubs, et sa mère modiste, ont accumulé une telle fortune qu'ils ont pu satisfaire leur désir d'ascension sociale en achetant le château de Buillon, près de Besançon, où s'enracinaient les origines, bien plus modestes, de la famille.



Tout en respectant une certaine image que le Marquis et la Marquise de Miramon ont voulu donner d'eux-mêmes et de leurs enfants, le peintre ne cache pas les tensions inhérentes au cadre contractuel, très rigide, auquel est alors soumis la famille bourgeoise.

## Questions à Rachel Lauthelie-Maurier

Comment se fait le lien entre photo et peinture ?

Quelles sont les incidences de la photo sur la peinture ?

Il faut rappeler qu'en 1850, la photo commence à se diffuser assez largement. En 1860, il y a déjà énormément de photographes sur Paris et les photographies à cette époque-là, demandent un temps de pause très long, qui dure plusieurs minutes. Il fallait même avoir un repose-tête. On ne bougeait pas, il n'y avait pas d'instantanéité. C'est pour cela que j'ai insisté sur l'instantanéité qui arrive seulement dans les années 80/90. Donc entre 1850 et 1880, c'est une période où la photo est extrêmement rigide. On l'a vu sur les photographies de Rosa Bonheur avec ces groupes de familles, posés, statiques.

Les peintres se voient concurrencés par ce nouveau médium qui est en train de faire ce que jusque là on leur demandait de faire, c'est-à-dire



les portraits de famille pour lesquels ils étaient payés. Et cela revient beaucoup moins cher d'aller se faire tirer le portrait dans un salon de photographe. Donc, les peintres vont, naturellement, se mettre à représenter l'instantané que la photographie ne peut pas représenter.

La photographie ne peut pas représenter les regards fuyants, les rictus, cette ambiance tendue que l'on peut reconnaître dans certains des tableaux. Les peintres vont révéler la psychologie que la photographie qui, à cette époque-là, représente le vrai, ne peut pas montrer. La peinture représente le vraisemblable mais elle permet aussi une narration. Le peintre peut raconter une histoire sur la famille tandis que le photographe qui montre le vrai est bloqué dans son cadre.

## On observe dans les tableaux que vous avez montrés, ces tensions évoquées. Pourquoi choix des peintres ?

Parce que la tension existe au sein des familles, et subitement on se met à la montrer. Avant, on ne la montrait pas. La grande tradition du portrait de famille, au départ c'est la famille sainte. Ensuite, c'est la représentation de la famille bourgeoise et on les présente tous un peu en rang d'oignons, très joliment habillés, tout le monde sourit, on est là pour montrer l'union. Après, on est en plein réalisme dans les années 1850. On va montrer le vrai. On est un peu gênés, en se disant « est-ce qu'une famille c'est vraiment ça ? ».



Certains vont aller au-delà, comme Degas. Ils vont montrer le vrai tel qu'il est réellement, c'est-à-dire les histoires qu'on ne voit pas si on fait poser des gens et le vrai tel qu'ils le ressentent. C'est la naissance de l'impressionnisme : on montre les choses telles qu'on les ressent et tout devient du sentiment. Il ne faut pas oublier que c'est le moment où la psychologie agite toutes les couches de la société.

C'est à la même époque que la psychologie est en train de naître.

*Propos recueillis par Michèle Vannini*

## Détour par le local ...

### Questions à Alain Jomier

gériatre en EHPAD à Auxerre et médecin au réseau OPALE - Soins palliatifs au domicile.

De par votre fonction, que vous renvoient les familles dans cette situation si particulière où l'un des leurs n'est plus dans le cercle privé ?

**L**a famille en elle-même ne me renvoie rien de particulier, ce n'est que singularité.

En même temps, par rapport aux « placements » en maison de retraite, les familles renvoient toutes essentiellement de la culpabilité et un certain détachement, une distanciation qui s'installe, au cours du séjour du membre de la famille dans l'établissement. Bien souvent, les enfants et celui qui était étiqueté « aidant principal » avant le placement du père ou de la mère, se distancient, comme s'ils ne pouvaient plus supporter le vieillissement, et

comme s'ils n'avaient plus rien à dire à leurs parents. Quand arrive le moment de la fin de vie, ce que nous appelons le « reste à vivre », il y a, pour l'équipe de soignants, nécessité d'informer tout le monde, d'incorporer les enfants à la finitude de leurs parents.

Et une fois sur deux, se reconstituent des liens familiaux qui s'étaient un peu dissolus. C'est un moment que je considère comme étant à privilégier, s'il ne l'est déjà. C'est le moment de recentrer les liens familiaux sur celui ou celle qui va partir.

C'est souvent des grands-parents de la troisième génération, qui accompagnent leurs parents de la quatrième génération. La famille est là. Dans la partie de l'établissement où je travaille, nous avons quatre centenaires et le passage des cent ans est diversement ressenti. Pour le centenaire, c'est la plupart du temps « *Mais qu'est-ce que je fais en-*

*core là ?* » Et pour la famille c'est « *on va faire quelque chose de fantastique, on va faire la fête parce que c'est cent ans* ». Donc il y a une réunion familiale très orchestrée, par la maison de retraite aussi, mais surtout par les enfants directs de la personne, qui organisent cette fête pour tous les petits-enfants et arrière-petits-enfants. C'est une fierté.



« Vous évoquiez tout à l'heure ce moment de finitude où il arrive que les liens qui s'étaient distendus, se resserrent. Comment expliquez-vous cela ? »

C'est l'anticipation de la perte « *J'ai des choses à lui dire* ». Souvent il n'ont plus le temps de les dire. Et ces enfants qui s'étaient éloignés de leurs parents, de leurs frères et sœurs aussi, pour des « *histoires de familles* », on essaye de les prévenir. On leur dit que s'il veulent le/la voir, lui dire au revoir, s'ils ont des choses à lui dire, il est encore temps, mais qu'il ne faut pas tarder. Il arrive que l'un dise « *ça ne m'intéresse pas, j'ai coupé les ponts, je ne veux pas en entendre parler* ». Mais souvent les autres se rapprochent. Et il y a une peur de se ré-affronter à l'histoire antérieure. « *Après tout ce qu'on s'est dit, tout ce qu'on s'est fait, je ne peux pas revenir* ».

Les non-dits peuvent être résolus par cet élément déclencheur de la mort à venir. Ça peut être très violent, et ça peut être magnifique. J'ai le souvenir d'un homme qui était venu pour mourir en maison de retraite, ce qui n'est plus si rare. Il se savait en

fin de vie. L'équipe l'a accompagné jusqu'au bout, il avait tout planifié. Il était en conflit violent avec son fils cadet. Quelques jours avant sa mort nous avons tenté de prévenir ce fils avec cette ambiguïté du père qui avait dit « *Si vous voulez le prévenir faites-le mais moi je ne veux pas le voir* ». Le fils est finalement venu, un peu poussé par sa sœur qui était là tout le temps. Il est arrivé quasiment pour voir son père mourir. Ce dernier qui était pratiquement dans le coma a eu, au moment où le fils est arrivé, un moment de relâchement, de détente. Pas de mots, mais le fils l'a suffisamment ressenti pour dire « *Je ne regrette pas d'être venu, merci de m'avoir appelé* ».

C'est l'infirmière, élément extérieur qui a appelé le fils. Il a dit des choses à son père. Et l'aide-soignante arrivée après, a constaté combien le père s'était détendu. Quand des petites choses comme ça se passent, on se dit, « *Là on a pas mal bossé* ». C'est une satisfaction pour l'équipe.

## *Peut-on dire que cette équipe que vous formez recrée des choses qui peut-être ne se feraient pas dans le cadre familial ?*

**N**ous avons un rôle de catalyseur. Il faut savoir que dans cette maison-là, on est une équipe plutôt formée aux soins palliatifs, c'est-à-dire l'accompagnement de celui qui va mourir, et la prise en compte de la famille. Il y a diverses histoires familiales, celles qui se passent mal, celles qui se passent bien. Mais notre but est essentiellement orienté sur l'accompagnement autour d'un « reste à vivre » qui est plutôt un « accompagnement-plaisir », c'est-à-dire que si celui/celle qui

meurt a envie de Chablis, d'huîtres et de gougères, l'équipe fera tout pour les lui donner. Ce petit fait-là compte. Notre problématique est l'anticipation : parler de la mort suffisamment tôt, alors que c'est un tabou familial. 80% des personnes qui rentrent en maison de retraite n'ont pas demandé à y venir et la plus fréquente réflexion que j'entends c'est « Vous savez Docteur, quand je viens ici, je meurs deux fois, une fois à l'entrée et une fois à la sortie ». On doit accompagner ce temps.

## *Peut-on dire que vous aidez l'entourage à savoir comment faire avec cette mort qui arrive ?*

**A**vant, la question ne se posait pas. La mort intervenait dans la famille. Il y avait trois générations dans la même maison, et chacune avait sa fonction. Et les personnes âgées mouraient à petit feu. On ne les perfusait pas. Ils s'éteignaient. Le vieillissement de la population a changé. D'abord, on est sur quatre génération et plus sur trois. Et dans le vieillissement proprement dit, il y a ceux qui sont exceptionnellement harmonieux, « réussis », ceux qui sont normaux et ceux qui sont pathologiques. Mais dans les vieillissements normaux, il y a une part de fragilité et il suffit de peu de choses pour faire basculer les personnes vers le

vieillesse pathologique. Et ce vieillissement-là, notre société ne le prend plus en compte, sauf dans les maisons de retraite. Et c'est là que l'on parle de « placement ». Le maintien à domicile c'est bien, mais il faudrait l'aménager. On ne peut pas demander à un membre de la famille d'avoir la distance professionnelle d'un soignant, d'une soignante. Souvent, les familles refusent que la personne soit soignée par « un étranger », par toutes ces personnes qui viennent, qui tournent au point que souvent, le malade a le sentiment d'être un « objet de soin », et non un « sujet qui mérite soin ». Je n'ai pas de réponse.

## *Quelle différence entre mourir à l'hôpital et mourir en maison de retraite ?*

**A**vant, la mort était banalisée, elle faisait partie de la vie, elle était présente, par la mortalité infantile, les guerres.

On est maintenant dans une situation privilégiée : la médecine a fait des progrès, on a repoussé les limites de la mort, mais en créant des populations de personnes âgées poly-pathologiques, hyper

fragiles et la famille croit que la médecine peut repousser encore ces limites.

Pour un médecin oncologue (celui qui s'occupe du cancer), l'échec c'est la mort du patient.

Pour ceux qui s'occupent des soins palliatifs, l'échec, c'est d'avoir mal accompagné un résident, une famille.



• • • Dans la médecine curative pure que j'ai apprise, on est paternaliste, « Je sais ce qui est bien pour vous, faites ce que je vous dis ». Maintenant, on sait que les aides-soignantes, les femmes de ménage, savent parfois mieux que le

médecin ou l'infirmière ce qui est bon pour la personne. Ils sont en contact direct, ils entendent des choses que les résidents ne diront pas au médecin ni à l'infirmière.



## Du côté des résidents, le fait de vivre en établissement modifie-t-il le rapport à la famille ?

La volonté du sujet âgé est de rester à domicile le plus longtemps possible. Ils peuvent le faire tant qu'il y a un aidant, le conjoint la plupart du temps. Quand l'un disparaît, l'autre devient beaucoup plus fragile. La société ne se penche pas là-dessus, ne pense pas à ce que l'on peut créer pour maintenir les gens à domicile. Alors on « place » les

gens en maison de retraite. Les enfants sont rassurés, le résident n'a pas demandé à venir. Il a le sentiment d'être un objet. Et d'ailleurs, au sein de la maison de retraite, si on n'est pas vigilant, si l'équipe ne repense pas régulièrement quel est son projet de vie, le résident peut devenir un « objet de soin ».



## Est-ce que celui, celle qui a été « placé » en veut à ses enfants ?

Pas toujours. Le plus souvent il consent, parce qu'il n'a pas le choix. Ça se passe bien quand les enfants ne sont pas trop culpabilisés par leurs parents et donc ne reportent pas cette culpabilité sur les soignants. Sinon, il y a un triangle de reproches entre le parent, l'enfant et les soignants et c'est très compliqué.

## Quand un enfant vient voir son parent, que se passe-t-il ? Comment fait-on quand on vient voir son parent dans cette maison où il ne veut pas être ?

L'enfant va déjà voir le soignant : « Comment ça s'est passé aujourd'hui ? Est-ce qu'il a bien mangé ? » C'est un premier filtre qui consiste à prendre de l'information immédiate, qui sera un tampon pour aborder le résident, quitte à revenir auprès du soignant en lui disant « Il m'a dit que ... ». On est toujours dans cette triangulation « soignant-résident-famille ».

Et puis, ce qui se passe pendant la visite est la plupart du temps superficiel sur la nourriture, le sommeil. Il y a toujours cette charge de culpabilité. Le sujet de la mort est totalement tabou. « Il ne faut

pas lui dire ». On parle aussi de la vente de la maison. On annonce ce qui se passe autour, les amis décédés.

Les gens que nous avons dans notre secteur de l'EHPAD ont plus de 75 ans mais sont encore plutôt autonomes .

Quand les sujets sont grabataires, l'aidant familial s'éloigne, ou va voir les infirmières, va faire un petit coucou et s'en va. On reste dans une solitude familiale. C'est lié à cette peur de la mort qui empêche d'avoir des rapports plus profonds.

Alors que ce serait (devrait être ?) possible.



## Est-ce que vous aimez ce métier que vous faites à l'EHPAD d'Auxerre ?

**J'** aime ce métier d'accompagnement de fin de la vie, non seulement à l'EHPAD mais aussi à domicile avec le réseau OPALE.

C'est pour moi donner du sens aux soins que je peux apporter avec pour questionnement permanent « est-ce que sous prétexte que je sais faire, je dois faire ? ». La recherche de ce sens c'est une chose que je n'avais pas apprise dans mes études. On m'avait appris à soigner, à travailler avec des statistiques, à savoir ce qui était bon pour la personne sans tenir compte de son avis, de sa singularité d'humain. Je redécouvre la médecine, la

vraie, celle qui est basée avant tout sur la relation d'empathie avec l'autre et celle du travail d'équipe qui permet de croiser les regards. Je découvre de plus en plus le « care », non pas comme simplement le « prendre soin » mais comme le « porter attention à l'autre qui souffre ».

Jean-Claude Ameisen, y faisait référence ce 18 novembre à Besançon.



Propos recueillis par Michèle Vannini

## Ça fait quel bruit(s) la famille ?

Il y a ceux qui partent  
et ceux qui restent,  
ceux qui arrivent,  
ceux qui s'en vont,  
ceux qui reviennent  
et ceux qui s'éloignent.  
Il y a des vies  
qui commencent  
et des vies qui s'arrêtent,  
des vies qui se déroulent  
et des vies qui s'emmêlent,  
des vies toutes tracées  
et des vies imprévues.  
Il y a ceux qui vivent là  
et ceux qui passent,  
ceux qui partent  
et voudraient rester,  
ceux qui restent  
et voudraient partir,  
ceux qui ne partiront jamais  
et ceux qui ne reviendront plus.

MV

## Questions aux élèves du lycée Vauban,

de la classe de BTS première année Hôtellerie, Restauration, Art de la table à Auxerre,

## C'est quoi pour vous la famille ?

**Jérémy** - C'est essentiel au début de la construction de sa vie. Ça reste essentiel toute sa vie. Contrairement à des amis, on sait que la famille sera toujours là.

**Alioune** - Pour moi la famille c'est un refuge. Quand tout va mal, je peux me recueillir là bas. Ça donne de la force pour entrer dans la vie.

**William** - C'est un soutien, un pilier qu'on aura toute notre vie. Quand il y a des choses difficiles à affronter, ils sont là pour aider.

**Antoine** - La famille ça peut être une grande source d'émotions aussi bien positives que négatives. Ça peut être une source de problèmes comme une source de bonheur. Il peut y avoir des membres de la famille qui nous mettent dans des situations compliquées de temps en temps.

**Damien** - Pour moi, il y a deux sortes de familles, celle qu'on a « par défaut », et une que l'on choisit, avec des personnes suffisamment proches pour être considérées comme des membres de notre famille.

## « Les conflits font partie de la famille. Comment les vivez-vous ? »

**Antoine** - Il y a plusieurs catégories de conflits. Il y a les problèmes basiques, normaux, les petits compromis qui règlent le quotidien, et d'autres problèmes qui peuvent être beaucoup plus importants.

**Clotilde** - Il peut y avoir des conflits liés à l'argent, prêts d'argent, remboursements, derrière lesquels il

n'y a pas de sentiment.

**Alioune** - Il peut y avoir de la haine, pour le père, pour la mère, par ce qu'ils ont fait, qui te poursuit toute ta vie et porte des conséquences sur notre façon d'être. La famille c'est ce qui reflète notre avenir, ce qui forge notre personnalité.

## « Quelles sont les valeurs transmises par votre famille que vous souhaitez garder, ou non, ou modifier ? »

**Damien** - Mes parents sont très maniaques. Je le suis moi-même aussi mais je pense que mes parents sont dans l'excès. Je prends une part mais sans cet excès. J'aime que ce soit rangé, propre, mais eux c'est vraiment trop carré.

**Clothilde** - Il y a encore peu de temps, je passais

mon permis et j'étais en conduite accompagnée avec mon père. On ne peut pas dire qu'il ait une très bonne conduite, mais j'ai pris sa façon de conduire et j'ai eu beaucoup de mal à améliorer ma propre conduite parce que je faisais pareil que lui. Il fallait vraiment que je m'en libère. Il y a eu des moments super et des moments conflictuels.

## « Comment vivez-vous l'acquisition de l'autonomie par rapport à votre famille ? »

- Moi je suis quelqu'un de solitaire. J'ai toujours réussi à me détacher un peu.

- Nous on a toujours été très famille, toujours là les uns pour les autres. J'ai deux frères qui faisaient des choses que les parents ne voulaient pas, qui allaient tête baissée. Moi je me suis détaché de ça et ma mère m'a dit que du coup j'avais pu faire des choses qui lui faisaient plaisir. Maintenant je suis moins souvent à la maison. C'est un choix personnel pour commencer à bouger, pour commencer doucement à préparer le terrain. C'est plus difficile pour ma mère que pour moi.

**Clothilde** - Moi c'est le contraire. Je suis très papamaman. Quand je suis séparée d'eux, il faut que je sache où ils sont, ce qu'ils font. Quand ils sortent, je suis toujours collée à leurs basques. Je ne suis pas non plus dans l'extrême à leur dire ce qu'ils doivent faire. S'ils veulent sortir, ils sortent. Mais j'ai envie de passer du temps avec eux, parce que plus tard je vais de partir à l'étranger et j'ai envie de profiter de leur présence au maximum. Et eux c'est pareil. Quand je leur dit que je vais partir, ils disent que je serai loin. J'ai envie de partir et en même temps j'ai pas envie de partir.

**Alioune** - Dans mon vécu, dans mes traditions, on est très famille, papa, maman, les frères, les sœurs.

Après, on se rend compte que de jour en jour, tout le monde s'éloigne. On sait que la famille est là, mais tout le monde est dispersé. Pour moi, une famille doit avoir une base qui nous soude. Moi j'ai été éduqué dans l'aspect solidaire, partage. J'ai pu connaître des moments difficiles avec ma famille, mais avec cette base, à chaque événement, il y a un partage d'émotions.

**Déborah** - Ce serait difficile de retourner à la maison parce qu'on a pris l'habitude de gérer notre vie. C'est compliqué de revenir chez ses parents. On n'est plus libre de faire ce qu'on veut, on doit rendre des comptes.

## « Quand vous retournez chez vos parents, vous êtes adultes ou vous redevenez l'enfant ? »

**Déborah** - On reste un adulte parce qu'on sait ce que c'est que de payer ses factures

**Clothilde** - Ils seront toujours protecteurs envers nous, on est leurs enfants.

**Déborah** - Qu'on ait 15, 22, 25 ans, ça ne change pas. On reste leur bébé.

- Quelquefois c'est étouffant.

**Damien** - Moi c'est pour ça que je suis parti. Je suis parti dès que j'ai pu.

## « Comment s'est passé votre départ de la maison ? »

**Damien**- Moi c'était pendant mes années de collège et tout cet « oppressement », je le libérais à l'école. J'ai du changer de lycée. J'étais à l'internat et chez ma marraine et ça se passait mieux avec mes parents. Et quand je retourne les voir ça se passe mieux, mais c'est parce qu'on se voit moins. Les liens sont toujours là, peut-être même plus forts qu'avant parce qu'ils ont eu un manque et moi aussi.

**William**- Des fois on a envie de rentrer parce que c'est chez nos parents, c'est l'endroit où on a toujours été, on est en sécurité. Mais il y a des week-ends où je préfère rester sur Auxerre, sortir avec mes copains. C'est bien d'avoir son indépendance,

on ne rend pas de comptes, on gère notre argent. Si on veut aller boire un verre, on y va, si on veut manger plus tard on mange plus tard. Ça fait du bien et les parents comprennent qu'on a acquis une certaine autonomie : quand on rentre, ils sont moins sur nous, ils savent qu'on a grandi, qu'on a mûri.

**Alioune** - Oui, mais des fois ils ont du mal. Des fois, j'ai l'impression d'avoir encore deux ans. Tu te débrouilles comme tu peux et tu as l'impression d'être encore à la maternelle.

**Déborah** - Et quand on est le petit dernier, ils ont du mal à se détacher. Après, ils se rattrapent sur les petits-enfants.

## « Avez-vous déjà réfléchi à l'idée d'être vous-mêmes parents ? »

**Jérémy** - Moi, je ne suis pas père, je suis beau-père d'un enfant de deux ans et demi. Il faut faire attention à tout ce qu'on dit, ça commence à répéter. Il faut déchiffrer ce qu'il dit pour comprendre, pas de bonbons le soir, finis ton assiette. Mais y'a des trucs qu'on a reçus et qu'on ne transmettra pas à nos enfants. On a nous aussi notre propre vision de la vie.

**Jessy** - Si un jour j'ai un enfant, j'espère pouvoir l'éduquer comme ma mère m'a éduqué, dans un esprit d'ouverture sur la vie, sur les personnes. Apprendre à ne pas porter de jugements trop rapides sur les personnes. Ça, je veux le transmettre complètement.

**Déborah**- Il y a aussi des situations qui font qu'on n'a pas forcément envie d'être parents. Mes parents sont divorcés et je sais ce que c'est.

**Alioune** - Ce qu'on transmettra à nos enfants si on en a, ce sera ce que nous on a reçu. Et on peut faire le choix de ne pas tout transmettre. Ce que je ne souhaite pas transmettre, c'est le sentiment qu'il puisse y avoir des préférences de la part des parents pour certains des enfants. C'est une chose sur laquelle je serai très exigeant par rapport à moi-même. Pour qu'ils ne se sentent pas exclus. Cela peut être source de conflits et c'est dommage.

**Jessy** - Il y a aussi leur apprendre à respecter les personnes différentes, par exemple, ceux ou celles qui ont une couleur de cheveux, de peau différentes. Si mon enfant a les cheveux roux comme moi, je saurai lui donner la force pour avancer avec cette chose-là, pour que cette différence ne soit pas forcément une tristesse.

**Alioune** - C'est vrai que la différence, c'est quelque chose qu'on vit tous les jours et des fois c'est difficile. Tant que ce n'est pas nous-mêmes, on ne s'en rend pas compte. Les gens ne peuvent pas comprendre que la couleur de peau peut être un handicap. Tu es un peu sur tes gardes. Après, c'est à toi de te forger une personnalité pour pouvoir avancer parce que si tu ne le fais pas, tu vas rencontrer des gens ignorants, peu ouverts, qui vont juger la forme et non le fond. Quand tu as tes enfants, si tu as ré-alisé cette faiblesse, tu leur apprends à avoir confiance.

**Jessy** - Maintenant, je passe au dessus, mais entre 4 et 10 ans, tu prends ça à cœur. Et tu dois apprendre à tes enfants à ne pas le vivre négativement.

## « Avez-vous le souvenir d'un moment de votre enfance que vous aimiez ? »

**Clothilde** - Ça ne m'est arrivé que deux fois, mais j'ai passé des petits castings, avec la troupe EVI-DANCE, je les ai eus et mes parents étaient fiers de moi. Et cette fierté de mes parents, ça m'a marquée.

**William** - L'apprentissage par la famille. Quand j'étais petit, ma mère m'apprenait à faire la cuisine.

**Élisa** - Les Noël en famille chez ma grand-mère. Tout le monde est là, il y a une grande table, il y a le grand sapin. Du côté de ma mère ils sont cinq et tout le monde vient et ça fait une grande famille.

Propos recueillis  
par Sylvain Joliton et Michèle Vannini



## A! *Autour d'un texte*

Pierrette FLEUTIAUX - *Destiny* - Actes Sud - Extrait

... Destiny ne se bat pour aucun drapeau, elle ne connaît pas l'histoire de son pays d'origine, ni l'histoire d'aucun pays. On lui a parlé de la Tour Eiffel, elle ne connaît pas ce nom, on lui a dessiné la Tour Eiffel, elle ne reconnaît pas cette forme, elle ne connaît rien de Paris, sinon un numéro de téléphone, le 115, son unique sésame, et pourtant, elle a traversé une bonne partie du monde, elle a traversé le désert, les villes, la mer, elle a marché, marché, elle est montée dans des véhicules de fortune, elle a affronté des visages hostiles, elle a eu soif, elle a eu faim, elle s'est cachée, elle a marché.

Elle ne se bat pour aucune cause qui pourrait se parer de mots, de phrases nobles, se vêtir de drapeaux. La cause pour laquelle elle se bat ne connaît que le langage des organes, des battements du cœur, des mille cris silencieux de la plante des pieds, ces émeutes confuses de tout ce qui vit sous la peau, elle se bat pour la survie de son propre

corps, mais lorsqu'elle chante sur le bateau, sur la mer démontée, parmi les pleurs et les gémissements des autres, elle se bat pour bien plus.

Elle est portée par une fierté animale, antique et indestructible, elle répond à un appel obscur, très ancien, immensément plus grand qu'elle, le même qui a fait traverser les isthmes, les montagnes, les océans à d'infimes hordes humaines. Elle est le passé lointain de l'humanité, elle est tout à la fois d'hier et d'aujourd'hui, un très vieux hier et le plus moderne des aujourd'hui, si moderne qu'il est préfiguration d'avenir.

Elle est l'éternelle migration humaine.

Elle n'a pas de mots pour cela, mais elle le sait.

« J'ai un destin » a-t-elle dit...

... elle avait avec elle ce pouvoir du refus, le seul don fait à sa naissance, le seul cadeau trouvé dans ce qui lui servait de berceau, mais incroyablement puissant, un pouvoir tellurique ...

À l'année prochaine, autour du N°6 ...